

Les deux cousines : [suite]

Autor(en): **Rosay, Adolphe**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **20 (1882)**

Heft 16

PDF erstellt am: **17.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-186964>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Français. Voici, à ce propos, quelques vers de M. Lejoindre :

Oh ! pour Dieu, fiers Anglais, calmez votre courroux.
Si la France criait sur le même air que vous :
« Gare au malheur ! L'Anglais, dans quelque heure fatale,
« Va venir par ce trou, qu'à grand'peine on installe,
« Egorger en sournois, quand ils plantent leurs choux,
« Tous les Français, enfants, pères et bons époux !
« Vite, crions bien fort ; que notre voix signale
« A l'Europe, soudain, notre peur sans égale ! — »
Vous ririez, n'est-ce pas ? disant : ils sont trop sots,
Tous ces braves Français, de craindre notre armée
Qu'en ce trou l'on pourrait noyer comme mulots. —
Donc, fiers Anglais, cessez d'imiter le Pygmée,
Ou bien l'on jugera que Jean Bull, mal dispos,
Eût, par peur des Français, l'âme trop alarmée.

On raconte que M. de Moltke, interrogé sur la possibilité, pour une armée continentale, d'envahir l'Angleterre, et sur l'issue que pourrait avoir une pareille expédition, répondit :

— J'ai cinq plans différents pour envahir l'Angleterre, mais je n'en ai pas encore trouvé un seul pour pouvoir en sortir.

2

Les deux cousines.

Héloïse, après avoir essayé un remerciement que l'abond glacial de celle à qui il était destiné fit rentrer aussitôt dans son gosier, saluait gauchement et se disposait à se retirer, lorsque Charlotte, réfléchissant qu'un peu d'argent pouvait lui être de quelque secours, lui glissa une pièce de cinq francs dans la main, et la poussa doucement vers la porte, afin d'échapper aux élans de sa gratitude.

— Voyons, Charlotte, en auras-tu bientôt fini avec cette petite ? Tu ne seras jamais prête à m'accompagner chez la couturière.

— Je suis à toi à l'instant, répondit l'orpheline en nouant précipitamment les brides de son chapeau. Me voici, ma chère ; tu vois que c'est encore à moi de t'attendre. Il me reste même le temps de te servir de camériste, si tu veux.

— Non, merci ; mets plutôt un peu d'ordre dans toutes ces affaires qui traînent.

— C'était bien mon intention, reprit Charlotte déjà en train, en effet, de ranger les jolis colifichets achetés par son amie.

— Tiens, fit-elle tout à coup, où donc as-tu placé le superbe mouchoir contre la valeur duquel je protestais, il y a un quart-d'heure ? Je ne le trouve pas.

— Il doit être sur le guéridon.

— Non, il n'y est point.

— C'est singulier ; il me semblait l'y avoir déposé. Il ne peut être perdu, pourtant... C'est alors la créature qui sort d'ici qui l'aura volé.

— Oh ! qu'avances-tu là, cousine ? Comment peux-tu supposer que cette pauvre ouvrière, qui a journellement sous la main de pareils objets, se soit abaissée jusqu'à te dérober ce mouchoir en remplissant auprès de toi une mission de confiance ?

— Justement ! Elle suppose que je suis à cent lieues de la soupçonner.

— Cherchons encore ! insista la généreuse Charlotte ; il s'est peut-être glissé quelque part.

Le riche mouchoir demeura, hélas ! introuvable.

— Décidément, tu le vois, s'écria Clarisse hors d'elle-même, je suis volée par cette gueuse ! Mais tu as heureusement pris son adresse tout à l'heure ; je vais faire atteler et donner l'ordre à mon cocher de me conduire au domicile qu'elle t'a indiqué, si ce n'est toutefois pas une fausse piste.

— Tu me permettras de te suivre, demanda Charlotte tout émue, et commençant à craindre qu'il n'y eût quel-

que chose de fondé dans les accusations de Mlle Parnelle.

— Elle avait effectivement un vague souvenir d'avoir vu le mouchoir sur la table, en dehors de sa boîte, tandis qu'elle parlait à la jeune fille ; et même, en le regardant, la pensée lui était venue que les mille francs qu'il représentait auraient pu procurer du soulagement à bien des malheureux.

Dix minutes après, les deux cousines montèrent dans leur équipage, en jetant au valet de pied tout étonné l'adresse plébéienne que nous connaissons.

L'impasse Cardinet, située à deux pas de l'élégante rue de Rome et de l'artistique avenue de Villers, est un des coins peut-être les plus sales de l'ancien Paris, qui surnage comme une tache indélébile au milieu des splendides bâtisses du nouveau.

La brillante Clarisse éprouva une vive répugnance à y pénétrer. Cependant, l'idée de rentrer en possession de son fameux mouchoir, lui fit surmonter ses dégoûts.

La porte de la maison était ouverte, et lorsque le laquais s'informa auprès de quelques enfants qui jouaient dans l'allée où demeurait Mme Amard, ceux-ci, écarquillant leurs prunelles à l'aspect des galons d'or dont sa livrée était surchargée, montrèrent un escalier noir et raboteux au fond de la cour, en désignant les mansardes.

— Veux-tu rester dans la voiture et que je monte seule ? dit Charlotte, qui remarquait chez sa cousine une visible hésitation à mettre pied à terre.

L'aristocratique jeune fille paraissait indécise. Néanmoins, la crainte de se trouver en contact avec la misère, fit qu'elle consentit à cette proposition.

Suivant la direction qui lui avait été indiquée, l'intrépide orpheline gravit les étages et arriva enfin au seuil d'une petite chambre où elle frappa avec précaution. Sous la légère pression de sa main, la porte s'ouvrit d'elle-même, et elle fut témoin, sans le vouloir, de ce qui se passait dans l'intérieur.

Les rideaux du lit étaient soigneusement fermés et lui cachaient la malade ; mais elle aperçut Héloïse, assise sur un escabeau, auprès du feu qu'elle venait d'allumer.

Charlotte allait parler pour l'avertir de sa présence, lorsque l'acte suivant arrêta sa phrase en attirant toute son attention.

Fatiguée de la course rapide qu'elle sortait de faire, l'apprentie tira son mouchoir de sa poche pour s'essuyer le front, et avec lui, à la pénible surprise de celle qui l'observait, elle déploya la magnifique dentelle.

Charlotte ne pouvait voir l'expression de la physionomie d'Héloïse, mais elle constata qu'elle examinait avec soin le précieux tissu, et que, se levant en toute hâte, elle le serra dans le tiroir d'une table qui était devant elle.

L'ouvrière se retourna alors, et ses yeux se croisèrent avec ceux de Charlotte. Elle rougit, et, s'élançant à la rencontre de la visiteuse, elle s'écria d'un ton qu'une personne non prévenue n'aurait pu croire simulé :

— Ah ! mademoiselle, que je suis heureuse de votre venue ! Je viens de m'apercevoir... je ne sais comment cela s'est fait... j'ai emporté un objet qui est à Mlle Parnelle ou à vous.

— C'est à moi qu'il appartient, hypocrite petite voleuse ! vociféra une voix que la colère rendait criarde.

Et Clarisse, qui s'était repentie de sa faiblesse et avait suivi sa cousine, fit irruption dans l'étroit logement.

— Vous vous êtes emparée de ce qui est ma propriété, continua-t-elle toujours sur le même ton ; j'avertirai votre maîtresse de votre coupable conduite.

La malheureuse enfant, tremblante de frayeur, se précipita aux genoux de Clarisse, la suppliant d'avoir pitié d'elle, en prenant le ciel à témoin de son innocence. Elle eut beau lui répéter qu'elle avait ignoré, en la quittant, que son mouchoir fût en sa possession, l'irascible héritière ne voulut rien entendre.

(A suivre.)